

Quand j'avais 17 ans

par Rodolphe Petit

L'adolescence est une île. L'adolescence est moqueuse, une île dépeuplée. Elle apprécie les compliments. Et personne pour en faire, à qui en adresser. L'adolescence est violente, son désir détruit. Sa colère ? Un massacre. Mais personne à tuer, personne à aimer. Aimer... L'adolescence aime les fêtes, les rendez-vous, elle aime la danse. Elle est pleine d'impatience. Cependant rien ne vient. Elle appelle, elle bat le rappel, cherche orchestre. Personne. Sa voix enjouée, trop belle voix, sa voix étouffée va se perdre au loin vers la mer grondant et roulant nuit et jour. De larges trainées de brouillard, quelques souffles d'air sur le visage : rien d'autre ne vient. Sur le rivage, le ressac de la vie déferle dans un bouillonnement d'écume. L'adolescence y patauge puis lasse s'immobilise comme du bois non écorcé.

L'adolescence est bizarre, elle cherche sa brosse à dent. Se promène sans raison une mallette au bras, une mallette pleine de couteaux. Elle voudrait pleurer. Elle n'a pas d'yeux. Elle voudrait rire. Elle ne trouve plus sa bouche. Du sable, partout du sable. Du sable jaune et des palmiers de nacre. Quelles sont ses consolations ? Un perroquet. Un incendie. L'espoir de connaître une autre douleur que la solitude.

À la frontière de la chance l'adolescence s'est arrêtée. Sa jalousie est secrète. Son cœur d'éponge. L'adolescence... Perdue à l'intérieure d'elle-même. Craque et souffre. Tourne et grince. Les vies encloses sont les plus denses, dit le poète. La poésie, une barque que l'on a tirée à terre.